

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 46

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Castrum Rauracense

A Kaiser-Augst, village argovien, à peu de distance de Basel-Augst, on trouve les ruines d'une ville et d'une forteresse de seconde classe. Cette ville a été bâtie des débris de l'ancienne Augusta Rauracorum et est devenue le second chef-lieu de notre pays et le siège épiscopal de notre diocèse. Après la destruction du Castrum Rauracense, le siège épiscopal fut transféré à Bâle de cette ville, en 1529, à la réforme, il fut établi à Porrentruy jusqu'en 1793, puis à Soleure en 1828.

Après la terrible catastrophe qui anéantit notre ancienne capitale, Augusta Rauracorum, à la fin du III^e siècle, on reconnaît la difficulté qu'il y avait de défendre une enceinte de plus d'une lieue de circonférence contre les attaques incessantes des Germains. On comprit alors qu'il fallait construire une ville plus petite, mais plus forte, et par là plus facile à défendre. On abandonna donc les ruines d'Augusta et les édifices qui étaient encore debout. On construisit, à peu de distance de la ville abandonnée, une forteresse sur le bord même du Rhin, pour en défendre les approches, tandis que l'ancienne ville était à une demie lieue du fleuve. Cette nouvelle ville conserva toutefois le nom d'Augusta Rauracorum dans plusieurs monuments et dans certains auteurs. De là naît la confusion qui souvent existe dans les dates des destructions successives des deux villes.

Le terrain qu'Augusta occupa, quoiqu'il cultivé depuis des siècles, est un mélange

prodigieux, de tuiles brisées, de débris d'ustensiles en terre cuite, de cendres et de charbon. Les médailles trouvées dans ces ruines s'arrêtent au III^e siècle. Nous avons trouvé dans les ruines du théâtre des débris d'écuelle en terre rouge polie et des dents d'animaux féroces. Toutes les inscriptions, toutes les statues ou autres antiquités trouvées à Augusta appartiennent aux temps, aux mœurs, aux usages, au culte du paganisme.

Les ruines de la seconde ville, à Kaiser-Augst, présentent des antiquités plus récentes. On y a accueilli des médailles en assez grand nombre jusqu'à Théodose-le-Grand, mort en 395 et quelques unes d'Honorius, son successeur.

Le village de Kaiser-Augst est entouré d'une muraille d'une épaisseur prodigieuse, presque entièrement détruite, mais qui contient quinze pieds. A l'angle occidental de cette enceinte, on remarque les vestiges d'une tour qui doit avoir été très forte, à en juger par les murs qui ont seize pieds d'épaisseur. Ce qui est remarquable, c'est qu'en démolissant les restes de cette tour, on a trouvé quantité de débris d'édifice de luxe qui avaient servi à sa construction, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des socles et d'autres ornements d'architecture provenant des ruines voisines de l'ancienne Augusta Rauracorum. C'est donc à Kaiser-Augst que fut rebâti *Augusta Rauracorum* brûlée par les Barbares, déjà au troisième siècle. Cette ville, qui a succédé à la première, et qui a été bâtie dans un emplacement différent et moins étendu, est connue sous le

nom de *Castrum Rauracense* et n'a été ruinée par les Barbares qu'au cinquième siècle.

A peu de distance de la seconde capitale de notre pays, on a découvert des tombeaux chrétiens du milieu et de la fin du quatrième siècle. Cette découverte est d'autant plus précieuse que c'est la première de cette nature qui a été faite dans notre pays. Ces tombeaux sont remarquables par leurs inscriptions chrétiennes, par des croix grecques et par des monogrammes du Christ gravés sur les pierres sépulcrales. On y a trouvé un ornement en or présentant une croix dont les champs sont incrustés en verre rouge; une agrafe couverte d'une feuille d'or formant une croix.

Dans quelques tombeaux on a trouvé des verres funéraires, en forme de bouteilles et de verres à boire. On voit par là que nos aïeux servaient encore certaines habitudes païennes de leurs pères.

Ces tombeaux chrétiens du *Castrum Rauracense* sont pour nous de précieux monuments. Ils prouvent que le christianisme était florissant dans notre pays au quatrième siècle. Les croix grecques des sépulcres prouvent aussi que les traditions religieuses de notre patrie étaient grecques, que les premiers apôtres du pays venaient de la Grèce. Saint Pantale, que les uns regardent avec plus de vraisemblance comme premier évêque du *Castrum Rauracense*, était grec et disciple de Saint Irénée, comme Saints Ferjeux et Féréol de Besançon, les patrons de Dampierre.

Le *Castrum Rauracense* fut probable-

ment baron qui, craignant de trahir Chantal et ne pouvant parler contre sa pensée, changea aussitôt de conversation.

En marchant lentement, les jeunes gens se rendent au but indiqué.

Le cœur de Chantal bat avec force, ses lèvres tremblent, rapidement elle interroge :
— M. de V... vous a-t-il souvent parlé des lettres du lieutenant Lenorcy ?

— A peu près dans toutes celles qui me sont venues de Chine, répond le marquis légèrement surpris de la question.

Le visage de la jeune fille s'empourpra sous le coup d'une émotion intime.

— Gauthier n'est pas seulement le plus ancien et le plus dévoué des amis de Luc, il est aussi mon fiancé ! déclare-t-elle avec une vibration de tendresse dans la voix.

Levant vers son cousin ses prunelles brillantes :

— Comprenez-vous, Guy, à quel point tout ce qui le touche m'intéresse ?... achève-t-elle à voix basse.

— Venez, Guy, dit doucement Chantal avec l'intention bien arrêtée, elle aussi, d'utiliser ce moment de solitude avec son cousin.

Le regard brillant et les joues roses de l'émotion qu'avait remuée en elle sa conversation avec le baron, M^{lle} de Verneuil, vêtue d'une simple robe de batiste rose ornée de dentelles ivoire, paraissait une incarnation de la grâce et de la jeunesse. Elle offrait un contraste absolu avec le marquis dont le teint bruni au grand air, la haute taille et les formes vigoureuses personnaient la force et la santé.

Le banquier les suivait des yeux poursuivant en même temps son rêve de les unir.

— Voyez donc, Georges, comme ces enfants forment un couple gracieux ! Il faut convenir que Guy est arrivé à point pour distraire sa cousine, depuis hier elle n'est plus la même.

— Votre neveu est charmant ! déclara le

Feuilleton du *Pays du dimanche* 44

Honneur pour l'Honneur

par Marie Stéphane.

Absorbé par ses projets matrimoniaux, le banquier ne releva pas la réponse évasive faite par son ami. Il s'adressa à la jeune fille :

— Conduis donc Guy dans la serre des orchidées, mignonne ; et fais aussi visiter à ton cousin l'allée des palmiers, en plein Paris, ce n'est pas banal. Vous avez une bonne demi-heure à vous avant le déjeuner, profitez-en pour vous promener, mes enfants. Vous me direz ce que vous pensez de mes collections. Guy ! ajouta-t-il en faisant un signe d'intelligence au jeune homme.

Désireux d'un tête à tête avec sa cousine, le marquis remercia d'un sourire.

ment détruit en 407, lors de la grande invasion des Barbares, ou du moins abandonné des Romains, puisque les médailles, qu'on y trouve, s'arrêtent à cette époque. Un de ses plus anciens évêques, fut Justinien qui signa les actes du Concile de Cologne en 346, en prenant le titre d'évêque des Rauragues.

C'est après la destruction de la seconde capitale des Rauragues, du *Castrum Rauracense*, qui avait succédé lui-même à *Augusta Rauracorum*, que le siège de l'évêché fut transféré à Bâle, alors toute petite bourgade.

A. D.

L'ENFANT

(Suite et fin)

Trois mois plus tard, le braconnier passait aux assises. La déposition du garde, qu'on avait relevé au jour aux trois quarts étranglé, était écrasante pour lui, lui valait douze ans de travaux forcés.

Il réussissait à s'évader à la moitié de sa peine, et, après huit mois de souffrances, de privations, de craintes, il se retrouvait dans cette forêt, dans sa forêt, dont il connaissait tous les buissons, tous les arbres.

Mais il n'était plus qu'une brute, avec une seule idée sous son crâne que la colère et la haine faisaient de nouveau bouillonner : se venger, tuer.

Quoi donc pourrait le retenir ? Sa femme et son enfant étaient mortes pendant qu'il se désespérait à la Nouvelle.

Et il allait à grands pas, sans hésitation toute fatigue disparue, repétant :

— Oh ! cette minute ! Cette minute de ma vengeance que j'ai si longtemps attendue, dont j'ai si souvent désespéré, la voici donc enfin. Elle m'appartient. Personne ne me la ravira.

Ses mains velues, énormes, s'ouvraient, se refermaient dans un geste d'étrangleur.

— Mathé, tu m'a pris mon honneur, ma femme et mon enfant ! Je t'avais juré aux assises que je reviendrais. Me voici. Mais, cette fois, je ne te lâcherai pas le cou avant d'être bien sûr que tu es mort !

Il était à la lisière du bois. A cinquante

M. de Servannais ne semble pas avoir entendu cette dernière question. Interdit par la révélation qui vient de lui être faite, révélation qui frappe d'un coup de massue son amour naissant, il réplique presque brusquement :

— Votre fiancé, Chantal, ce jeune homme est votre fiancé ?... ai-je bien compris ? Comment se fait-il donc qu'il y a un instant encore... mon oncle m'affirmait...

— Que j'étais libre, n'est-ce pas ?... Mon père se trompe ! interrompit-elle tranquillement.

Baissant un peu la voix, elle ajouta avec simplicité :

— La vérité est que, à la suite d'une déplorable méprise, M. Lenorey a écrit à mon père pour lui rendre ma parole, il ne pouvait agir autrement !... Mais je n'ai point accepté cette renonciation, et je me considère toujours engagée avec lui par le plus doux des serments.

Un silence succéda à cette déclaration.

Le ciel s'assombrissait soudainement dans le cœur du jeune marquis.

(A suivre.)

mètres en contre-bas, la maison du garde s'apercevait, pimpante sous sa parure de lierre et de roses.

C'était l'instant du jour où Mathé faisait sa sieste. Le braconnier le savait. Ramassé, prêt à bondir, les doigts crispés, il se reposait déjà de l'agonie du garde.

* * *

Soudain, il tressaille. Un pas léger sur la mousse. Il se retourne. Une fillette de huit à neuf ans est devant lui.

— Neuf ans ! L'âge qu'aurait sa fille !

Cette pensée, venue il ne sait d'où, lui traverse le cerveau. Il regarde l'enfant.

— Ma fille serait grande comme celle-ci.

Et cette autre pensée lui vient de suite :

— Elle va s'enfuir en criant de frayeur, ainsi que font tous les enfants qui voient une figure de bandit.

Mais non, la fillette le regarde sans crainte, apitoyée seulement de le découvrir si maigre, si loqueteux et poussiéreux. Puis elle lui demanda :

— Vous vous êtes égaré, Monsieur ? Vous cherchez votre chemin ?

Le braconnier fait signe que non de la tête, farieux de ce retard apporté à sa vengeance.

— Alors, vous vous reposez, car vous avez l'air fatigué. Vous avez faim et soif, sans doute. Voulez-vous me faire bien plaisir ? Eh bien, prenez.

Avant que l'homme ait eu le temps de refuser, elle a tiré d'un grand panier accroché à son bras un morceau de pain et de fromage.

— Allons, prenez.

La brute ne peut résister au charme de l'enfant. Cependant, la gamine explique,

— Grand-père ne me grondera pas quand il saura. Il dira que j'ai bien fait, car il est bon, grand-père. Il fait tout ce que je veux, parce que je n'ai plus ni de papa ni de maman. Vous comprenez, comme nous ne sommes que tous les deux, je profite du moment où il repose pour faire chaque jour les commissions...

Le pain que le chemineau a englouti remonte à sa gorge, l'étrangle.

Farouche et tremblant, il demande :

— Qui donc est ton grand-père ?

— C'est le garde Mathé... C'est lui qui dort là...

Le doigt de l'enfant indique la maisonnette.

Le chemineau est pâle, avec des hoquets. On le croirait empoisonné. Il jette aussiloin de lui qu'il peut ce qui lui reste de pain. Puis, avec un visage sinistre qui épouvante cette fois la fillette, il lui crie :

— C'est Mathé ton grand-père ! Sauve-toi, malheureuse, sauve-toi !

* * *

Sous le toit de sa maisonnette, le garde peut dormir sans crainte. Il y a bien autour du verger une brute qui rôde, décidée à le tuer.

Mais il y a devant la porte un enfant qui joue.

La brute par moments esquisse bien le geste sinistre de serrer dans ses doigts le cou d'un homme.

Mais l'enfant chante et rit, et la brute se souvient de son enfant, songe que s'il accomplissait sa vengeance, celle-ci resterait par trop seule sur la terre.

JEAN VIOLA.

Mesdames les doctresses

Nos étudiantes russes et autres si nombreuses en Suisse connaissent-elles seulement le nom de la première femme reçue doctresse en médecine à Paris ? Ce ne fut pas même une française : elle se nommait Mary Puttmann ; elle est morte à New-York le 16 juin dernier. Si une étrangère fut la première femme reçue doctresse en France, du moins doit-on reconnaître que la première femme qui permit aux femmes de conquérir ce diplôme était une Française ; c'était Mme Madeleine Brès. Mme Puttmann n'arriva que l'année suivante. En même temps qu'elle, venaient, se réclamant de l'équivalence des diplômes, une Anglaise, miss Garrett, et une Russe, Mlle Gustchoroff.

L'Anglaise était une personne supérieure, mais excentrique. Elle était toujours habillée en homme. Elle triompha dans tous les exercices préparatoires. Ses succès décidèrent d'autres femmes aussi distinguées, mais d'allures plus discrètes. Par voie de concours, elles entrèrent à l'Université d'Edimbourg, la seule qui, en Angleterre, consentit à accueillir les femmes.

Logées dans une maison voisine de l'Université, elles donnaient l'exemple d'une irréprochable sévérité de mœurs ; insensibles aux tentatives offensantes, méprisant les railleries de rivaux inélegants. On les chansonnait, on les poursuivait avec des images dont leurs yeux pouvaient se blesser. Leur attitude leur suscita des sympathies efficaces. Le peuple s'intéressait à cette lutte ; il prenait partie pour les étudiantes et leur fournissait une garde du corps qui les escortait aux cours.

Leur savoir s'étendait, leur bagage devenait immense. Mme Barker, par son rang, méritait le prix Hays, prix fondé par une femme avec l'argent des femmes : parce qu'elle était femme, elle ne l'eut point, ce qui souleva un immense *tollé* dans toute l'Angleterre. La seconde année, Edimbourg n'admit plus les femmes. C'était la lutte des sexes dans tout son égoïsme. Les femmes l'acceptèrent résolument. Elles fondèrent un cercle, appelé du nom d'un célèbre astronome : Somerville-Club. Les Femmes anglaises, se piquant d'honneur pour l'honneur du sexe, se cotisèrent en vue d'intenter un procès à l'Université d'Edimbourg. Elle demandait des indemnités aux étudiants qui avaient, par leur ostracisme, interrompu leurs études. Ce fut un des procès les plus longs et les plus coûteux qu'on ait plaidés en Angleterre : il est peut-être encore pendant.

La petite troupe, bien décidée à vaincre, se partagea. Elle envoya ses membres à travers le monde afin de s'instruire de toutes les pratiques de l'art médical et de jeter les germes de l'idée émancipatrice.

C'est ainsi que Paris vit arriver mistress Chaplin, mistress Bovill, mistress Barker et miss Jane-Elisabeth Archer.

Les trois premières devaient exercer la médecine. La quatrième, mariée à un Français, devint M^{me} Schmahl, la fondatrice de l'Avant-Courrière.

Pour justifier l'hostilité des étudiants, on fit savoir que la reine voyait d'un mauvais œil les femmes se diriger vers ces études. Or, il en était autrement en France, où le féminisme devait trouver dans l'impératrice Eugénie, une protectrice.

Il faut convenir que les femmes qui mènent de nos jours le mouvement d'émancipation ne l'oublient point. Mme Vincent, présidente de l'*Egalité*, une des plus actives propagandistes, a dit à M. Montogand qui écrit cette notice,